

Doute ...

Taha Hussein

Kawkab al-Sharq, 15 décembre 1933

1 Il semble que l'armée victorieuse n'a pas nettoyé le terrain, ni su le débarrasser convenablement de l'ennemi, tout comme elle n'a pas poussé la poursuite des vaincus, ni désarmé les prisonniers, mais s'est plutôt enivrée du triomphe, et l'ivresse de la victoire l'a distraite de la prudence et de la vigilance, et de contraindre l'ennemi à cette incapacité absolue qui le prive de tout mouvement et de toute activité. Sans cela, Sidqi Pacha ne serait pas apparu sur le terrain, s'adressant à la presse avec une pudeur affectée, se défendant avec hésitation, évoquant l'affaire de la Corniche comme si quelqu'un lui en avait fait grief. Sans cela, les gens n'auraient pas trouvé aujourd'hui un nouveau journal se lever avec le soleil, parlant de Sidqi Pacha avec bonté et douceur, avec éloge et fierté, et parlant des rivaux de Sidqi Pacha avec âpreté et sévérité, avec un blâme violent et un reproche redoutable ; et l'un et l'autre montrent, clairement et manifestement, que la victoire du ministère n'a pas été décisive, que son triomphe n'a pas été complet, et que le terrain, même dégagé de Sidqi Pacha au sein du Parlement, ne l'était pas hors du Parlement — car Sidqi Pacha reste en contact avec les journaux, continue de leur parler, insinuant et sous-entendant, faisant des allusions et des signes, se défendant aujourd'hui pour attaquer demain ; et Sidqi Pacha peut encore trouver un journal pour le défendre et le protéger, pour attaquer ses rivaux et presser l'attaque en son nom, pour abriter les restes des vaincus, les rassemblant de tous côtés et rassemblant leurs rangs dispersés après leur dispersion, et tentant — qui sait, peut-être y réussira-t-il ! — de former d'eux une armée qui, même incapable pour l'instant d'un assaut dangereux, reste capable, en tout cas, de harceler son rival et de lui gâter la vie.

2 Plus encore, le terrain parlementaire lui-même n'est pas resté, semble-t-il, dégagé pour le ministère, et l'atmosphère qui y régnait ne s'est pas révélée aussi pure que le ministère le souhaitait. Car un groupe de députés du Parti du peuple et unionistes se sont rebellés hier contre le ministère, élisant des hommes que le ministère ne voulait pas voir élus, et se sont rebellés contre les deux partis frères, élisant des hommes dont la candidature n'avait pas l'agrément des deux partis frères. Ils ont levé l'étendard de la rébellion, hardi et flottant, écartant entièrement le candidat du ministère et des deux partis, se détournant complètement de

lui, et mettant à sa place un autre homme qui se dit indépendant. Puis il ne leur suffit pas de clore ainsi la journée de rébellion ; ils allèrent plus loin encore dans leur dissidence, et poussèrent le désaccord à l'excès, introduisant la discorde jusque dans le Parti du peuple lui-même — ce parti même que le président du Conseil croyait avoir quitté le jour où Sidqi Pacha l'avait quitté ; ils introduisirent la discorde, et opposèrent au candidat du ministère et du parti un autre homme du parti, que ni le ministère ni le parti n'avaient présenté. Et le plus étrange est qu'ils l'emportaient hier dans cette manœuvre, triomphaient dans cette rencontre, et assuraient une victoire nette d'une faction du Parti du peuple sur une autre ; et il ne fait aucun doute que cette attaque soudaine, ce triomphe inattendu, ont ouvert la porte à la terreur dans certains cœurs, et la porte à la colère et au ressentiment dans d'autres : certains ont demandé que le vote soit refait, certains ont insisté pour que la reprise soit hâtée, certains ont insisté pour qu'elle soit reportée, certains ont renié le résultat, certains se sont hérissés, certains ont faibli, certains se sont laissés gagner par le désespoir et saisis par l'abandon, et certains ont conservé leur sang-froid, gardé patience et retenue, et se sont employés parmi les députés à blâmer et à faire des remontrances, jusqu'à ce qu'un député leur rappelât qu'il fallait respecter la constitution, et ne pas porter atteinte aux consciences.

3 Tout cela est étrange, et tout cela est ordinaire ; et l'on pourrait nier qu'une chose puisse être étrange et ordinaire à la fois, mais il convient de se rappeler qu'on se trouve en Égypte, et dans un milieu particulier parmi les milieux égyptiens, et que la réunion des contraires et l'alliance des opposés sont chose familière en Égypte, et dans certains milieux égyptiens en particulier.

4 Il est fort étrange que le ministère soit vaincu à l'élection des deux vice-présidents après avoir triomphé à l'élection du président ; mais cette chose étrange est, en même temps, ordinaire, car le ministère, lorsqu'il triompha de son rival, ne sut pas nettoyer convenablement le terrain, ni s'assurer que son rival était devenu véritablement impuissant, incapable de quoi que ce soit.

5 Et c'est ainsi que les porte-parole de Sidqi Pacha ont pu revenir à l'attaque du ministère après avoir fui, lui rappeler la tradition et la constitution, attirer son attention sur le bon goût et ce qui y ressemble, et encourager contre lui ceux qui s'étaient détournés de lui hier ; et ils continueront ainsi demain et le jour suivant, jusqu'à ce que survienne la seconde rencontre entre les Abdelfattahistes et les Sidquistes à la

Chambre des députés, où triomphera soit le candidat du gouvernement victorieux, soit celui des Sidqistes vaincus l'emportera. Le ministère n'a personne à blâmer que lui-même ; c'est lui qui n'a pas su mener sa guerre, qui n'a pas su bien gérer ses affaires, et c'est lui dont la propre force l'a trompé par l'orgueil, si bien qu'il s'est laissé mordre deux fois par le même trou en croyant que Sidqi Pacha se retirerait de la politique et cesserait son opposition une fois sa démission donnée.

6 En réalité, les affaires du ministère et les affaires de Sidqi Pacha ne sont pas sans une part d'étrangeté et de désordre, et les Anglais sont peut-être quelque peu responsables de cette étrangeté et de ce désordre. Sidqi Pacha a laissé croire qu'il s'était retiré de la politique lorsqu'il démissionna de la présidence du parti et de son siège à la Chambre des députés, et se rendit à Alexandrie pour y prendre quelques jours de repos, disant, ou laissant dire pour lui, qu'il reviendrait d'Alexandrie se reposer dans cette même maison qui avait été témoin de sa dernière défaite, lorsqu'il avait convoqué les députés et que seuls quelques-uns lui avaient répondu.

7 Et tandis qu'il se trouvait à Alexandrie, les journaux se mirent soudain à dire qu'il reviendrait au Caire pour prendre le thé avec le haut-commissaire sur son départ, et les gens comprirent qu'il s'agissait d'un thé d'adieu. Et pourquoi ne le comprendraient-ils pas ainsi, alors que le départ approchait, et que les liens entre le haut-commissaire et les affaires de l'Égypte commençaient à se rompre, tout comme ils s'étaient déjà rompus entre le dictateur et ces mêmes affaires ? Mais l'adieu lui-même n'est pas dépourvu d'une certaine coquetterie, surtout aux yeux d'une catégorie de gens capables de tirer quelque chose de rien, et qui estiment que les Anglais ne négligent jamais la politique, même au moment des adieux. Et Sidqi Pacha est de ces gens, surtout en ces jours où il ressemble le plus à un homme qui se noie et se cramponne à tout ce qu'il peut saisir, si fragile et si usé soit-il ; et rien n'empêche de croire, il y a même de bonnes raisons de le penser, que la tasse de thé qu'il a prise chez le haut-commissaire mardi lui a rendu un souffle de vie et un rayon d'espoir, et lui a fait croire qu'il était capable de reprendre son activité — mais lentement, posément et avec prudence, jusqu'à ce que Dieu lui permette l'assaut. Et le plus étrange est qu'il a bu sa tasse de thé mardi et donné sa déclaration à l'Ahram mercredi. Et le journal qui parle en son nom avait, très probablement, l'intention de paraître jeudi, mais préféra paraître vendredi — ce qui signifie que, paru jeudi, il n'aurait pu parler de politique que sur le ton des vaincus contraints à la fuite, alors que,

paru vendredi, après l'ouverture du Parlement et l'élection à la Chambre des députés, il pourrait dire quelque chose qui irrite ses rivaux et prépare le terrain pour une attaque. Et c'est ainsi qu'il a manœuvré au mieux de ses possibilités, et qu'il est paru aujourd'hui avec des propos sur cette défaite risible qui a frappé le ministère hier.

8 Vous voyez donc que les choses ne sont pas aussi sereines pour le ministère et ses partisans qu'ils le supposent, ou qu'ils le disent, et que Sidqi Pacha — bien que sa vie politique soit close, aux yeux du peuple, et pour qui prend l'affaire au sérieux — reste capable de gêner la vie à des gens qui croyaient que leur vie était devenue paisible. Et il paraît fort probable que ceux qui prétendaient que Sidqi Pacha continuerait de s'opposer au ministère au Parlement, tout en restant lui-même loin du Parlement, connaissaient mieux cet homme que ses rivaux les ministres. C'est là un ministère bien faible, excessivement faible, ce ministère contre lequel un homme dont les gens sont las, et qui est lui-même las de lui-même, peut encore intriguer et se déchaîner. C'est là un ministère bien faible, ce ministère qu'un homme comme Sidqi Pacha peut gêner, le contraignant à regarder devant lui et à ne voir que le doute, à regarder derrière lui et à ne voir que le doute, à regarder à droite et à gauche et à ne voir que le doute, à se convaincre que le doute l'a saisi de toutes parts, et à s'occuper si bien de ce doute qu'il en perd la certitude, dépensant ce qui lui reste de force et d'effort pour se libérer de Sidqi Pacha lorsque Sidqi Pacha se tenait ouvertement sur le terrain, puis de l'ombre de Sidqi Pacha, ou de ses ombres, une fois que Sidqi Pacha eut disparu du terrain. Et que penser d'un ministère qui passera le reste de ses jours à combattre des ombres ?